La Langue verte de Barbe-Bleue ou le dit « pas poli » du monde interdit

Francis YAICHE
Université Paris V « René Descartes » (France)
École Doctorale 433 « Concepts et Langages » (EDV) – Gripic Celsa
francis.yaiche@parisdescartes.fr

REZUMAT: Limbajul verde al lui Barbă Albastră sau zicerile „nepermise" ale lumii interzise

La întrebarea „Cum să vorbim despre lume? Mai ales, cum să vorbim despre lumea „interzisă", despre lumea interdicţiilor?", articolul oferă răspunsuri susţinute de exemple din Rémi Belleau, Victor Hugo, Louis-Ferdinand Céline, Michel Audiard, Frédéric Dard şi sprijinite pe teoriile lui Erving Goffman, Jacques Cellard, François Flahault. Într-adevăr, fie interdicţia nu se spune, căci nu se vorbeşte de „lucrurile" acelea la „oamenii de bine", sau „cumsecade", fie se vorbeşte din punct de vedere tehnic, sau se vorbeşte cu perioade şi metafore, sau se vorbeşte cu clişee, fie, în cele din urmă, se recurge la alte „moduri de a vorbi". Ruşinarea prefăcută şi ipocrizia din lumea modernă, în a vorbi despre corp şi sex, sunt, fără îndoială, o invenţie a modernităţii şi, mai ales, a romantismului. Unii oameni recurg la argou pentru a se distanţa de aceste realităţi intime. Fiecare epocă şi fiecare clasă are argoul său.

CUVINTE-CHEIE: *argou, semiotică, lingvistică, lexic, corp uman*

ABSTRACT: The Green Tongue of Barbe-Bleue or the "Forbidden Words" of the Forbidden World

The article offers an answer to the question "How to say the world? How to say that the world forbids the forbidden world?", structured by examples from Remi Belleau, Victor Hugo, Louis-Ferdinad Céline, Michel Audiard, Frédéric Dard and based on theories of Erving Goffman, Jacques Cellard, Francois Flahault. Indeed, either the forbidden world is not spoken about because one does not simply talk about these things among fine or well-behaved people. It is rather evoked in a technical or metaphorial way. It can also be described in other ways of talking. The prude and hypocrite way of talking about the body and the sexuality are probably an invention of the modern world, most likely of the romanticism. Some people choose the argot as a way to set these intimate realities at a distance. To each time and each social class its own argot.

KEYWORDS: *argot, semiotics, linguistics, body, lexical*

RÉSUMÉ

À la question « Comment donc dire le monde ? Comment surtout dire le monde « interdit », le monde des interdits ? », l'article apporte des réponses étayées par des exemples allant de Rémi Belleau à Victor Hugo, Louis-Ferdinand Céline, Michel Audiard, Frédéric Dard et appuyées sur les théories de Erving Goffman, Jacques Cellard, François Flahault. En effet, soit l'interdit ne se dit pas car on ne parle pas de ces « choses »-là chez « les gens bien » ou « bien comme il faut », soit on en parle techniquement, soit on en parle avec des périodes et des métaphores, soit on en parle avec des clichés, soit, enfin, on recourt à d'autres « façons de parler ». La pruderie et l'hypocrisie modernes, pour parler du corps et du sexe, sont sans doute une invention de la modernité et plus particulièrement du romantisme. Certaines personnes font le choix de l'argot pour mettre à distance ces réalités intimes. À chaque époque et à chaque classe, son argot.

MOTS-CLEFS : *argot, sémiotique, linguistique, lexique, corps humain*

« Tiendrez-vous jusques à demain,
Insatiable créature,
Dans la maigreur de votre main
Mon pauvre engin à la torture ? (…)
De grâce lâchez-le du poing !
Il ne s'en ira guère loin,
Mes couilles ne sont pas des ailes ! »
François Maynard (1582-1646)

« Ils nous font chier avec l'argot. On prend la langue qu'on peut, on la tortille comme on peut, elle jouit ou ne jouit pas. Voltaire me fait jouir. Bruant aussi. C'est le pageot qui compte, pas le dictionnaire. »
L.-F. Céline, cité par Albert Paraz in *Le Gala des Vaches*

« Un gentleman, c'est celui qui est capable de décrire Sophia Loren sans faire de geste. »
Michel Audiard

LLE LUI JOUAIT « PARLEZ-MOI D'AMOUR » *au micro fripon.* » Ainsi débutait l'un des nombreux romans policiers du célèbre commissaire San Antonio, alias Frédéric Dard, flanqué de son inénarrable inspecteur Bérurier, dit Béru. Comme on peut aisément l'imaginer, cette phrase a été, pendant les années de mon enfance, une véritable énigme pour moi.

Puni presque chaque samedi après-midi par ma grand-mère pour cause de rébellion, (je refusais en effet de fermer le dernier bouton de mon col de chemise et de serrer ma cravate quand je devais paraître au salon pour saluer les

invités venus jouer au bridge avec elle, dont le célèbre Prince Youssoupov, l'assassin de Raspoutine), j'étais ainsi condamné à passer de longues (et merveilleuses) heures dans la solitude du bureau de mon grand-père où je découvrais les romans inconvenants (!) de la Série Noire (la collection créée chez Gallimard par Georges Duhamel), les polars de Raymond Chandler, Dashiell Hammett, James Hadley Chase, Chester Himes, Peter Cheyney, et surtout cette incroyable collection de romans de gare du Fleuve Noir « Les aventures du commissaire San Antonio ». Longtemps, donc, j'ai buté sur cette phrase obscure (« obscur objet du désir »), jusqu'à ce que j'en découvre – décillé, anéanti, bouche bée, si je puis dire ! – la signification. Comment un romancier pouvait, en effet, avoir autant d'audace, et autant de légèreté-lourde, dans la façon de traiter des choses du sexe ? Frédéric Dard [1] (Quel nom tout de même pour un écrivain si porté sur le sexe, « un macho libidineux » dirait-on aujourd'hui) allait devenir pour plusieurs années mon initiateur à la langue « cochonne », à l'argot des condés ou des malfrats, aux métaphores osées ou à tiroirs. Et le pré-adolescent que j'étais, qui avait lu et relu cette phrase sans en soupçonner, dans un premier temps, le véritable sens, allait désormais en tirer de nombreux avantages auprès de ses copains et copines, et même, allait développer, à partir de cette révélation-initiation, un « ethos » différent. Car cette langue si particulière, me permettait évidemment de pénétrer dans un monde d'initiés, celui des adultes « affranchis ». J'étais désormais « converti ». Et « un homme converti en vaut deux », comme aurait certainement pu l'écrire le commissaire San Antonio. Il y aurait bientôt Albert Paraz [2], Alphonse Boudard [3], authentique continuateur de Céline, puis justement, Louis-Ferdinand Céline, *Le Voyage au Bout de la Nuit* et surtout *Mort à Crédit*.

Enfermé, seul et heureux donc, dans ce bureau aux volets toujours fermés et empestant le gros gris du tabac de la pipe de mon grand-père, je faisais la lecture buissonnière de ces livres sulfureux interdits à un enfant de mon âge, ces romans qui me faisaient de l'œil, me tentaient par leur titres prometteurs (*La Pute Enchantée !*) [4], qui me disaient « ouvre-moi », « entre en moi », « découvre-moi ». La tentation était là, évidemment irrésistible, la tentation de la chambre de Barbe Bleue, de l'interdit, et je me délectais des après-midis entiers pendant que mes frères et sœurs faisaient les singes savants devant des princes et princesses cacochymes, je dévorais ces livres qui me donnaient les clés d'un autre monde, plein de plaisirs et de « gros mots ». À douze ans, après avoir été sagement élevé aux romans de la Comtesse de Ségur, puis à ceux de Jules Verne, je découvrais – enfin – des romans aux titres comme *Touchez pas au Grisbi* d'Albert Simonin ou *Razzia sur la Chnouf* d'Auguste Le Breton ! Comment résister ?

Comment surtout comprendre ce que pouvait signifier « grisbi » ou « chnouf » dans une époque où n'existait chez moi nul dictionnaire d'argot. Il

fallait lire, relire (notamment les passages « croustillants »), comprendre par le contexte ou, plus simplement accepter de ne pas tout comprendre de cette mystérieuse langue « verte » et « crue ». Aujourd'hui, nombre de lexiques, de dictionnaires existent, notamment sur Internet. L'un d'entre eux se singularise d'ailleurs en proposant de façon drôle, intelligente et utile pour des linguistes désireux de se lancer dans l'intercompréhension des langues, initiée par Claire-Blanche Benveniste et poursuivie par Françoise Ploquin, un lexique d'argot européen instaurant des listes comparant dans différentes langues – le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, l'italien et le portugais – les manières de désigner les gens, l'ivresse, la violence, les injures, le sexe et les parties du corps. Et pour ce qui concerne cette dernière catégorie, le français semble détenir une forme de record, celui du plus grand nombre d'occurrences pour désigner les parties génitales de la femme et de l'homme [5]. Avec ironie, le quatrième de couverture nous annonce : *« Marco Polo disait, pour voyager peinard et se faire respecter partout, il faut savoir dire : « casse toi, pauvre con » dans toutes les langues. »* Et dans son introduction de préciser à propos de son ouvrage : *« Près de 6000 mots ou expressions répartis dans les six principales langues du vieux continent. L'argot est une langue codée, celle des voyous, du milieu. Les mots sont travestis et avancent masqués afin de n'être compris que des seuls initiés. Quand un mot devient trop connu, il est bientôt remplacé par un autre. »*

Le corps est le fonds anthropologique commun. Mais son expression relève d'une grammaire de la relation, de règles de surface et de règles profondes, ce que professent les manuels de savoir-vivre. Mais *« la représentation du corps dans les classes populaires ne repose pas sur l'opposition entre le « bien élevé » et le « déplacé » comme celle de la bourgeoisie, mais sur un autre type d'opposition entre le masculin et le féminin, le viril et le non-viril. »* (Bourdieu, 1977 : 70). L'argot est fondamentalement sexiste, macho.

Tentons un grand écart pour mesurer la distance argotique entre l'argot de la Belle Époque des années 1900 et le parler des d'jeuns des banlieues d'aujourd'hui. Ce dernier, on le sait, reste incompréhensible pour les profanes, d'autant que l'inventivité de ces « charabias » cache une compétition linguistique entre chaque banlieue, voire entre chaque bande de cité. La « tchatche » est l'arme absolue, entre ironie et autodérision et l'objectif ultime est le « charriage », « cet art de la surenchère verbale dans la moquerie de soi-même et des autres » selon Odile Cuaz (2006). Une femme est une « meuf », un policier est bien sûr un « keuf », mais c'est aussi un « schmid » ou un « Playmobil ». Il suffit parfois de cinq ou six ans d'écart pour qu'un garçon ne comprenne plus son frère ou sa sœur. Qui comprend parmi les lecteurs de cet article des phrases comme : « Ta sape, c'est du porte nawak », « je vais te fumer », « Elle est fraîche, cette racli », « Je me suis mangé un stop », « Il a

une bête de turvoi », « ça déchire sa race », « I m'casse les yocs, ce baltringue » ? [6] Le comédien et humoriste Jamel Debbouze a évidemment grandement contribué à porter cette « expression », décortiquée par Dembo Goumane, ex-petit délinquant de la cité des Courtillières du 9-3 [7] dans son livre *Dembo Story* (2006). « *Le langage de ces jeunes est d'une grande richesse intellectuelle et rhétorique* », affirme, quant à lui, le sociologue Eric Marlière (2006). « *Il se rattache à la fois au parler vernaculaire des ghettos et à l'humour populaire médiéval, rabelaisien.* » ; surtout, il ne peut pas se réduire au verlan et aux termes grossiers. Les mécanismes de sa formation sont bien connus : maintien en survivance de mots archaïques, modification volontaire de mots du vocabulaire général, emprunt à des langues ou à des jargons étrangers, recours à la métaphore ou à la métonymie, dans lesquelles un objet est désigné par sa caractéristique la plus utile ou la plus « parlante ». « *Dans les cités black-blanc-beur*, écrit Odile Cuaz, *on pratique le métissage verbal, on greffe des termes arabes, africains, gitans… sur des mots exhumés de l'argot, de la gouaille du titi parisien des années 50. Pour évoquer ses parents, on dira ainsi « mes darons »* [8]*, voire « mes rondas »* ». Pourtant, quand il s'agit de parler d'amour, la « street-langue » se fait presque muette, explique DJ Junkaz Lou. « *Dans le meilleur des cas, être amoureux se traduira par « je la kiffe celle-là ». Pas question de se prendre la honte* ».

Le corps et le sexe ne sont pas des impensés, bien sûr, non plus que des indicibles (« j'ai fait l'amour avec une fille » se dira par exemple « je l'ai attrapée »), mais, religion et pudeur obligent, les tabous culturels et religieux rencontreront ici ceux des classes bourgeoises ; et on évitera donc de s'étendre sur le sujet. « *Pudeur des sentiments et rage du ressentiment*, écrit encore Odile Cuaz : *en banlieue comme ailleurs, les ados veulent être entendus… en faisant tout pour décourager la compréhension.* » Paradoxe éternel du conflit de générations, accru de nos jours par le phénomène endogamique des bandes et des « tribus » ou « socio-styles » [9] : la tribu des surfeurs développera ainsi une « langue de spécialité » obscure pour la tribu des rollers ou des slameurs.

Un autre livre, paru en février 2010 [10], relate, quant à lui, « *les amours tarifées, torrides ou illégitimes de la Belle Epoque* » ; et fait état au travers de la présentation de cartes postales coquines, d'un vocabulaire riche et imagé qui raconte le rapport à la sexualité de nos aïeux. Ainsi, Emmanuèle Peyret, dans un article de *Libération* du 5 février 2010, écrit qu'on est, « *dans les années 1900-1920, dans l'humour, le caustique, montrant une relation au cul plus détendue, dans l'humour gaulois, très caractéristique de l'époque*», qui se plaît à exhiber, entre autres, les fameux BMC [11], les ceintures de chasteté, ou la Grande Roue [12]. On y apprend aussi que selon Lazare Sainéan, auteur de *La Création métaphorique en français et en roman*, ouvrage paru en 1905, on appelle « chatte », en français populaire, une « femme douillette et passion-

née », en bavarois « katz », en anglais « pussy », d'où les significations dérivées et synecdochiques de « Chatoune », « minette », « minou » pour désigner le sexe de la femme (« felippa » ou « mozza » en italien, « mutze » en bas allemand). Les lupanars, qu'on reconnaît de loin à la grosse lanterne à la porte, sont des « boxons », des « bordels » ou des « bobinards » et le « maquereau » est appelé « Julot » ou « Julot casse-croûte ». C'est lui, nous dit encore E. Peyret, *« qui fait son beurre sur le dos des filles de joie. Il en a plusieurs et les appelle ses marmites. »* [13] Celui qui est en haut de l'échelle est désigné comme « Alphonse » ou « Monsieur Alphonse ». Le « Suiveur », lui, est l'un des personnages représentatif des mœurs de la Belle Époque. Il guette sur le trottoir *« le frais minois qui passe »*, engage la conversation et tâche d'obtenir *« un rendez-vous pour un entretien plus intime »*. Un conseil : il est de bon ton de *« prétendre au coup de foudre ».*

À chaque époque son argot, donc. Un « Je me souviens » à la façon de George Perec n'en finirait pas de retracer l'histoire de nos relations avec l'argot, singulièrement celui du corps et du sexe. Les enfants de ma génération étaient mis à l'amende de dix francs (dix centimes) par nos parents chaque fois que nous étions surpris à dire un « gros mot ». Et dans les années 50-60 les simples « vachement » ou « méchamment » suffisaient au plaisir de la transgression absolue et à nous faire punir. Mais en réalité on possède l'argot de sa classe ! Chez nous, comme chez les Duquesnoy [14], on ne disait pas « merde » quand on ratait quelque chose ou qu'on était énervé, on disait « mer… credi » ou « miercoles » ! C'est en effet que, dire des gros mots, c'est grandir, entrer dans un autre monde, celui des adultes ou d'une caste, celle des adolescents rebelles à l'ordre bourgeois, à l'ordre de la politesse, des convenances et des bonnes manières.

Le dit du monde interdit : un monde pas-poli

Comment donc dire le monde ? Comment surtout dire le monde « interdit », le monde des interdits ? Car en effet, soit il ne se dit pas car on ne parle pas de ces « choses » là chez « les gens bien » ou « bien comme il faut », (Les « gens bien » étant les « gens de bien », par opposition aux « gens de peu » (Sansot, 2009), c'est-à-dire la bourgeoisie, laquelle a hérité des codes de l'aristocratie (Picard, 1983). Pour ces deux castes, on ne touche pas les parties intimes de son corps, notamment celles censées être sales, et on ne touche pas – par la parole – à ces lieux intimes et secrets. *« Couvrez ce sein que je ne saurais voir »* ordonne Orgon [15] à Dorine, alors qu'il est presque entièrement caché), soit on en parle techniquement (mais à ce moment-là, cela confine à de la dissection anatomique) ; soit on en parle avec des périodes et des métaphores romantiques, échevelées ou compassées ; soit on en parle avec des

clichés contristant de banalité ; soit enfin on recourt à d'autres « *façons de parler* », pour reprendre le titre du sociologue américano-canadien Erving Goffman, on recourt à la littérature ou à l'argot.

Certaines personnes font le choix de la langue « fleurie » ou de l'argot pour mettre à distance ces réalités intimes qu'elles refusent à « extimer » et à présenter aux autres dans leur plus simple appareil. L'argot, comme pudeur (et non pudibonderie – ou pudibondieuserie car le gros mot est un pêché !) ; la langue « crue » est alors, paradoxalement, un masque, un cache-sexe, une manière d'habiller l'expression, de protéger, par la distance, de la violence ou de la provocation, les choses de la vie.

Camille (une femme, un homme ? On ne sait pas.) a choisi, elle / lui, de proposer un dictionnaire du sexe réjouissant, « d'abstinence » à « zone érogène » en passant par « notaire » (cravate de) et « quickie ». Ce(tte) journaliste de Rue69 (Rue 89) officie désormais sur Sexpress (Lexpress.fr) et analyse la sexualité à travers le prisme de l'histoire, du rock et de la politique. (2012) Le prière d'insérer nous interroge : Connaissez-vous l'acomoclitisme ? la xylophilie ? la lilubérine ? les tengas ? le joydick ? Saviez-vous que les fonctionnaires et les professions libérales sont obligés de prendre des pseudonymes pour parler de sexualité ? [16] Que la zoophilie a été légalisée sous la révolution française avant d'être à nouveau interdite en 2004 ? Que le rose a longtemps été la couleur des garçons, des vrais ? Que de nombreux films pornographiques sont doublés pour les bruitages par des professionnels du son ? Savez-vous d'où vient le mot « tabou » ? Sources de nombreux jeux de mots, insultes, rêves et fantasmes, l'acte sexuel et les organes qu'ils sollicitent sont soumis à la double injonction d'être à la fois intimes, et facteurs de reconnaissance sociale – pas de bonheur possible sans sexe. C'est un tel enjeu de pouvoir que nombreux sont ceux à penser qu'il devrait être contrôlé socialement, politiquement et religieusement [17] : les débats autour de la réouverture des maisons closes et de la légalisation de la prostitution en France n'en sont que des exemples. Des grèves de sexe pour résoudre des conflits armés en passant par les droits des homosexuels, aujourd'hui le sexe est avant tout politique. » [18]

La pruderie et l'hypocrisie modernes, pour parler du corps et du sexe, sont sans doute une invention de la modernité et plus particulièrement du romantisme, si on excepte Victor Hugo. On sait que dès les XV^e^ et XVI^e^ siècles les poètes français ne répugnaient pas à poétiser crûment : outre Ronsard, Marot, Louise Labé, et même plus tard Malherbe, on trouve quantité de poèmes d'auteurs oubliés parce que censurés : Rémi Belleau, Marc Papillon de Lasphrise, Héliette de Vivonne, François Maynard, Pierre Motin, Louise de Lorraine, le sieur Berthelot, Jean Auvray, Claude Le Petit, Mathurin Régnier, Théophile de Viau, et bien d'autres comme nous l'enseigne le magnifi-

que spectacle conçu et joué par Nicolas Raccah *le Petit Traité du Plaisir qui met Oubli à la Mort (Poésies érotiques du XVI^e^ siècle. L'amour en 5 chapitres, 4 intermèdes et une épitaphe).* [19]

Ainsi Rémi Belleau (1528-1577), déjà cité en exergue, écrit :

> Depuis que j'ai baisé ta bouche vermeillette
> Et que j'ai suçotté le petit bout moiteux
> De ta langue sucrée, et tâté, bienheureux,
> L'ivoire doux-poli de ta cuisse douillette,
> Depuis, je n'ai repos (…)
>
> Si tu veux que je meure entre tes bras, m'amie,
> Trousse l'escarlatin de ton beau pelisson
> Puis me baise et me presse, et nous entrelaçons
> Comme, autour des ormeaux, le lierre se plie.

On sait surtout que Victor Hugo, se délectait par la voix de ses personnages du peuple parisien ou de ses bagnards, à recourir à l'argot du pavé. Le son hugolien du corps au fond des bois nous tance avec la voix de Gavroche : *« Il faut dormir mes jeunes humains. C'est très mauvais de ne pas dormir. Ça vous fait schlinguer du couloir, ou, comme on dit dans le grand monde, puer de la gueule. Entortillez-vous bien de la pelure ! je vas éteindre. Y êtes-vous ?»* (2012 : 292-293)

Puis plus loin, ce qui reste incompréhensible pour un non-affranchi :

> Qu'est-ce que tu nous bonis là ? Le tapissier n'aura pas pu tirer sa crampe. Il ne sait pas le truc, quoi ! Bouliner sa limace et faucher ses empaffes pour maquiller une tortouse, caler des boulins aux lourdes, braser des faffes, maquiller des caroubles, faucher les durs, balancer sa tortuse dehors, se planquer, se camoufler, il faut être mariol ! Le vieux n'aura pas pu, il ne sait pas goupiner !
>
> (*Ibidem* : 306)

Beaucoup auront besoin d'un traducteur, et pas seulement les étrangers. Jacques Cellard le rappelle :

> À l'origine, le mot « argot » ne désigne pas une langue mais une communauté, celle des mendiants professionnels, « les bons pauvres » que la misère jette par milliers sur les routes de France dans les époques de désordre et de famine. Ils sont à l'occasion colporteurs, et leur confrérie – ou leur « compagnonnage » – est assez importante pour s'ériger, moitié réellement moitié dans l'imagination populaire, en un contre-royaume d'Argot, qui tient une « Cour » (des miracles) et a, comme la Cour royale, un langage bien à elle, le jargon.
>
> (1985 : 6)

Argot ou argots, langue familière, relâchée, langue verte, coquine, cochonne, grossière, vulgaire, gauloiserie, comment aujourd'hui définir et périmétrer des pratiques socio-linguistiques si différenciées, si variées, si évolutives, en effusion et mouvement permanents, à l'heure justement où la post-modernité autorise, et encourage même, la traversée des frontières, notamment des frontières socio-culturelles, à l'heure où un auditeur germano-pratin de la station de radio France-Culture pourra dire avec détachement qu'il écoute France-Cul ! On a pu observer que, dans ces dernières décennies, fait sans doute unique dans l'histoire de la langue française, le français de « la France d'en bas », pour reprendre l'expression d'Edouard Balladur, avait influencé fortement, sinon conditionné, le français de « la France d'en haut ». Il n'est pas rare en effet d'entendre des classes bourgeoises utiliser avec affectation l'argot des cités, des banlieues. Un ministre de la République aura ainsi pu parler des « caillera » pour évoquer les « sauvageons » [20] ; même François Mitterrand, du temps de sa Présidence, avait utilisé du verlan pour répondre à un journaliste qui lui demandait s'il était branché. *« Non pas branché, chébran ! »*

Jacques Cellard écrit encore (*op.cit.* : 5) :

> Certes l'argot n'est pas « tout » une langue », ni même une langue au sens strict et savant du mot. Mais nous parlons couramment de la langue de Stendhal ou de la langue de l'administration, qui n'en sont pas davantage, et c'est ainsi que Hugo l'entendait : l'argot est une langue particulière greffée sur la langue générale. Excroissance, le mot est remarquable. Il suppose une croissance désordonnée mais vigoureuse ; et croître, c'est s'enrichir. Quant à la greffe, elle est indirecte : ce n'est pas sur le français général (celui de la bourgeoisie moyenne) que l'argot est « enté », mais sur le français populaire, celui du petit peuple. Il lui emprunte son mouvement et sa construction, c'est-à-dire sa phonétique et sa syntaxe.

Comment utiliser l'argot en toute impunité ? se demandait l'« adolassant » que j'étais et qui riait niaisement avec ses amis au vers de Polyeucte [21] *« Et le désir s'accroit quand l'effet se recule »*. Calembour ou lapsus de Corneille, on ne saura jamais. Et nous riions également sous cape des mots « qui font rougir les jeunes filles » et font frétiller d'aise les garçons qui se croient malins : bien sûr, au premier chef tous les mots comportant ou embrayant par « cul » ou « con » » : « cucurbitacée », « concupiscent », « converge », « congère », « contristant », « compatissant », « complice » (et notamment l'expression « mon vieux complice ») ou dans un autre ordre d'idées, les doubles sens, par homophonie, par exemple *« Comment va votre père ? »* [22], « suspect » ou « particules ».

La langue verte a toujours été – dans la littérature française – extrêmement prolifique et créative. Et il faut bien admettre que des auteurs comme

Frédéric Dard, Albert Paraz (1952, 1953), Alphone Boudard, Albert Simonin, lui ont redonné une nouvelle et jubilatoire vigueur à partir des années 50. Mais l'argot est pour nous un « objet » intéressant dans la mesure où il peut et doit être étudié du double point de vue des Sciences du Langage et des Sciences de l'Information et de la Communication. La question résiduelle étant au fond « Qu'est-ce que l'on dit quand on dit comme ça ? ».

Bien sûr, il y a l'énoncé qu'on peut analyser du point de vue linguistique, c'est-à-dire du point de vue du contenu, il y a le supra-segmental, qui souvent transforme complètement le sens premier de l'énoncé : un accent vulgaire ou précieux, une scansion, un rythme ou une hauteur de voix, ne donneront pas les mêmes effets à un « gros mot ». Le langage d'jeuns est caractérisé par son débit précipité, entre violence et poésie, la scansion du slam et du rap.

Mais il y a également le récepteur et le contexte, et plus largement « the pattern which connects », c'est-à-dire la définition de la relation : un mot d'argot prononcé devant ses parents ou, *a fortiori* devant ses grands-parents n'aura pas le même effet, la même conséquence, que le même mot utilisé dans un contexte festif avec des amis ou des collègues de travail. Un exemple, parmi d'autres : une réplique du film hilarant (bien sûr) de Michel Audiard, *Les Tontons Flingueurs* (1963) : *« Patricia, mon petit, je ne voudrais pas te paraître vieux jeu et encore moins grossier... L'homme de la pampa parfois rude, reste toujours courtois... Mais la vérité m'oblige à te le dire : ton Antoine commence à me les briser menu ! »* [23]

« Que se passe-t-il quand des gens parlent ? interroge François Flahault, *Qu'est-ce qui est en jeu lorsque nous parlons »* (1978). Ce qui rend l'expression relâchée ou argotique précieuse, toutes les grandes bourgeoises le savent et parfois en usent, c'est justement que cette petite pépite de « gros mot » se trouve au milieu d'une gangue phraséologique de haute tenue, voire d'un registre de langue désuet. Il y a l'argot créatif, drôle et l'argot vulgaire ou grossier : mais quelle force de l'image, quelle puissance gentiment drolatique de l'évocation (en tout cas pas irrespectueuse) quand, pour dire qu'une femme a une forte poitrine, on entend dire qu'il y a « du bois devant la hutte ».

Ce qui périmètre et définit le langage, et finalement le rend argotique ou non, est bien souvent le contexte, la situation, l'intention et le destinataire. « Je ne sais pas ce que j'ai dit tant que je n'ai pas entendu la réponse » ont coutume de professer les systémiciens. Le sort du terme « enfoiré », est édifiant à ce sujet : terme ressenti comme très vulgaire avant la fondation par Coluche des *Restos du Cœur* et de la soirée de soutien à laquelle participent de nombreux artistes, il est devenu un titre, voire un titre de gloire, depuis le Gala des Enfoirés et le disque vendu au profit des plus démunis de notre société. Renversement et réversibilité d'un terme renversant.

Une comédienne, enquêtant auprès de spectateurs pour monter un spectacle sur l'amour, me demanda un jour quels étaient, pour moi, les textes qui étaient susceptibles de me faire rougir… d'aise. À sa grande surprise, et embarras, je lui confiais, que pour moi, c'était de terminer un texto sibyllin, par l'équivoque et amphibologique « Baiser » [24].

À chaque époque et à chaque classe son argot. Le « je m'en balance » ou le « je m'en bats l'œil » ont été remplacés successivement par « je m'en fous » ou aujourd'hui par « j'm'en bats les couilles », ce qui est pour le moins cocasse, surtout quand cela est dit par des jeunes filles !

La plupart du temps, le mot d'argot est vite dévalorisé, dévalué et ce qui au départ relevait d'une signification forte devient in fine une sorte de cheville de discours phatique, voire de ponctuation comme le « putain-con » des Français du Sud. Si on excepte le verlan qui procède d'une mécanique arithmétique, l'argot est souvent impénétrable pour les étrangers.

« *Je les ai toutes baissées* », titrait la Fnac dans une de ses célèbres publicités, arborant en support visuel une belle jeune femme. Il s'agissait bien sûr des prix des livres et des disques. Et pourtant, chacun – ou presque – de lire, non pas « baissées », mais « baisées ». Les hommes – et sans doute quelques femmes – ont décidément l'esprit mal tourné. Démonstration était faite que, comme disait Wolinski, « *ils ne pensent qu'à ça !* ».

NOTES

[1] *Dard* est synonyme de « pénis ».

[2] Albert Paraz, ami et défenseur de L.-F. Céline, est un anarchiste de droite, créateur du personnage de *Bitru*, citoyen français moyen en butte aux vexations de la société et du monde du travail.

[3] Cf. *La Métamorphose des Cloportes*. Paris : Plon, 1970.

[4] San Antonio : *La Pute enchantée*, n° 108, Éditions du Fleuve Noir. Mais aussi *Baise-ball à La Baule*, *Mets ton doigt où j'ai mon doigt*, *Si Queue-d'âne m'était conté*, *À prendre ou à lécher*, *Sucette boulevard*, *Remets ton slip, gondolier*, *Concerto pour porte-jarretelles*, *Si ma tante en avait*, *Fais-moi des choses*, etc.

[5] Claude Astier, *Le Lexique de l'argot européen. Euro-crado*. Paris : Mezcaline, 2012. Pour information, on trouve au chapitre du sexe féminin : « la chatte, l'entonnoir, la chagatte, la choune, la conasse, la cramouille, la craquette, la fente, la figue, la fouf, la foufoune, la foune, la moule, la pachole, la raie, la schneck, la teuche, la touffe, le barbu, le bonbon, le con, le crépu, le fendu, le minou, le paradis », mais aussi, « minet, frifri, le tablier de sapeur», ou de façon plus littéraire, « la pagode, la Chapelle Royale » ; et pour le sexe masculin : « la bite, la biroute, la bistouquette, la flûte, la nouille, la pine, la quéquette, la queue, la teub, le borgne, le bout, le braquemart, le braquos, le chibre, le dard, le gourdin, le mandrin, le mont chauve, le nœud, le poireau, le vié, le vit, le zboub, le zguègue, le zob ». On pourrait ajouter : « paf, chibraque, balayette infernale, bistouquette, bijou de famille, service trois-pièces, pipi, zizi,

zigounette, Grand Bob, pistolet, Bernard (dans « aller faire pleurer Bernard »). » « Le zizi », terme hypocoristique, auquel Pierre Perret a consacré une chanson célèbre, dont le refrain dit **:** « *Tout tout tout*, *Vous saurez tout sur le zizi*, *Le vrai, le faux*, *Le laid, le beau*, *Le dur, le mou*, *Qui a un grand cou*, *Le gros touffu*, *Le p'tit joufflu*, *Le grand ridé*, *Le mont pelé*, *Tout tout tout tout*, *Je vous dirai tout sur le zizi***.** »

[6] Traduction : « Tu es terriblement mal habillé », « Si tu continues, je vais en venir aux mains », « Cette jeune fille est terriblement attirante », « Elle a repoussé mes avances », « Il possède une magnifique automobile », « C'est superbe », « Cet abruti m'exaspère ». Lexique emprunté à l'article d'Odile Cuaz paru dans *Paris Match* n° 2977 du 7 au 14 juin 2006.

[7] On ne dit pas « 93 », encore moins « département de Seine Saint Denis », c'est trop long, trop compliqué. Et « 9-3 » est aujourd'hui presque devenu la norme !

[8] Terme de l'argot traditionnel.

[9] Catégories marketing élaborées par Bernard Cathelat.

[10] Cf. Christian Deflandre, *La Belle Époque des cartes coquines*. Paris : Horay, 2010.

[11] BMC : Bordels Militaires de Campagne, en fonction dans l'armée française stationnée dans les colonies.

[12] La Grande Roue est érigée en 1899 et devient un *« moyen de s'élever vers le septième ciel. »* E. Peyret commente : *« le voyage est assez long et un tour dans la Grande Roue coûte moins cher qu'une chambre d'hôtel. (1 franc en 2è classe, 2 francs en 1ère Classe»), sans compter que les wagons sont équipés de coussins bien moelleux. »*

[13] Ces « femmes publiques » ou « filles de joie » ou « putains » ou « gagneuses » sont aussi appelées, en fonction des lieux et des temps où elles « turbinent », « ambulante, autel de besoin, poufiasse, largue, limace, poniffe, pierreuse, punaise, rempardeuse, paillasse à soldats, marie sac au dos, portion ».

[14] Famille bourgeoise du film culte d'Etienne Chatilliez, *La vie est un long fleuve tranquille*, la famille de classe défavorisée s'appelant les Groseille.

[15] Cf. Molière, *Tartuffe*, acte II, scène III, vers 552.

[16] C'est raté pour moi !

[17] Et j'ajoute, « linguistiquement », le premier contrôle social sans doute.

[18] Source : <http://www.donquichotte-editions.com/documents/sexe-libris-dictionnaire-rock-historique-et-politique-du-sexe>.

[19] nikoraka@yahoo.fr

[20] Expression utilisée par le ministre de l'Intérieur, Jean-Pierre Chevènement, à propos des « casseurs » et délinquants des « cités ».

[21] Cf. Pierre Corneille, *Polyeucte*, Acte I, scène 1.

[22] Pour « votre paire », la réponse étant quelque chose comme « Très bien. Et la vôtre ? »

[23] Ou autrement dit « à me casser les couilles », ou encore « à m'énerver singulièrement » ! Evidemment les répliques des films de M. Audiard sont une mine pour une étude sur l'argot. On se contentera de citer ici : **«** *Les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît.* **» ; «** *Quand on mettra les cons sur orbite, t'as pas fini de tourner.* **» ; «** *Vous savez quelle différence il y'a entre un con et un voleur ? Un voleur de temps en temps ça se repose* **».**

[24] Au singulier bien sûr.

BIBLIOGRAPHIE

ASTIER, C. (2012). *Le Lexique de l'argot européen. Euro-crado*, Illustrations de Guido. Paris : Mezcaline.

BOUDARD, A. & L. ÉTIENNE (1970). *La Méthode à Mimile. L'Argot sans peine*, Illustrations dans le texte de Dédé. Paris : La Jeune Parque.

BOURDIEU, P. (1977). « Remarques provisoires sur la perception sociale du corps ». *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 14, avril.

BRUANT, A. (1901). *L'Argot au XX^e siècle. Dictionnaire français-argot*. Paris : Publié par l'Auteur, Librairie Ernest Flammarion.

CAMILLE (2012). *Sexe Libris. Dictionnaire rock, historique et politique du sexe*. Paris : Don Quichotte.

CELLARD, J. & A. REY (1991) [1980]. *Dictionnaire du français non conventionnel*, 2nde édition. Paris : Hachette.

CELLARD, J. (1985). *Anthologie de la littérature argotique, des origines à nos jours*. Paris : Mazarine.

CUAZ, O. (2006). « Les d'jeuns mettent le feu ». *Paris Match* n° 2977 du 7-14 juin.

DEFLANDRE, C. (2010). *La Belle Époque des cartes coquines*. Paris : Horay.

DUNETON, C. (1981). *La Puce à l'oreille. Anthologie des expressions populaires avec leur origine*. Paris : Livre de Poche, n° 5516.

FLAHAULT, F. (1978). *La Parole intermédiaire*. Paris : Seuil.

GOFFMAN, E. (1992). *Façons de parler*. Paris : Éditions de Minuit.

GOUMANE, D. (2006). *Dembo Story*. Paris : Hachette Littératures.

HUGO, V. (2012) [1862]. *Les Misérables*, II. Paris : Gallimard, Coll. « Folio classique ».

MARLIERE, E. (2006). *Jeunes en cité*. Paris : L'Harmattan.

PARAZ, A. (1936). *Bitru ou les Vertus capitales*. Paris : Denoël et Steele.

———— (1952). *Une fille du tonnerre* (tome 1). Givors : André Martel (Réédition - Paris : Le Sycomore, Coll. « Romanesques », 1984).

———— (1953). *Une fille du tonnerre. II. Petrouchka*. Givors : André Martel.

PERRET, P. (1985). *Le Petit Perret illustré par l'exemple (dictionnaire de l'argot)*. Paris : LGF (Livre de poche).

PICARD, D. (1983). *Du code au désir, Le corps dans la relation sociale.* Paris : Bordas.

SANSOT, P. (2009). *Les Gens de peu*. Paris : Presses Universitaires de France.

SIMONIN, A. (1957). *Littré de l'argot – dictionnaire d'usage* (Réédité en 1968 sous le titre *le Petit Simonin illustré par l'exemple*, Paris : Gallimard, NRF).